

Novozybkov est à 200 km de la centrale de Tchernobyl, qui a explosé le 26 avril 1986. Ce jour-là, la pluie a apporté pour toujours le poison radioactif

Vingt-cinq ans de vie contaminée



En l'absence de contrôles, de nombreux champignons contaminés sont vendus par les paysans locaux. THIERRY GACHON/MAXPPP

Novozybkov (Russie) Envoyé spécial

Sur la scène de l'école de Zamichevo, les fillettes ont fait tourner leur parapluie en chantant : « Aujourd'hui, nous ne voulons plus avoir peur de la pluie. » Dans la salle, personne n'a eu besoin de se faire expliquer le sens de cette danse d'ouverture de la cérémonie dédiée, jeudi 21 avril, aux « liquidateurs » de la ville voisine de Novozybkov. Une grosse averse sur les jardins fleuris et sur le cortège de la Fête du prolétariat du 1^{er} mai 1986 : c'est ce qui vaut à cette contrée russe d'étouffer, depuis un quart de siècle, sous le poison radioactif vomé par le réacteur numéro 4 de la centrale de Tchernobyl (Ukraine), pourtant à près de 200 km de là.

La carte des dépôts de césium 137 peut se lire comme un souvenir de la situation météorologique qui a suivi ce 26 avril 1986, jour d'une catastrophe qui ne porte qu'un nom mais que supportent trois pays. Dans cette région aux frontières restaurées par la dislocation de l'URSS, les vents dominants ont relativement épargné l'Ukraine, où se trouve Tchernobyl, et poussé les particules radioactives vers la Biélorussie, qui a reçu près de 70 % du total, puis vers la Russie.

Sur ce fond diffus de contamination, le hasard des pluies a imprimé les taches les plus sombres, les plus polluées, dont celle qui cerne Novozybkov. Ce recoin de territoire russe se sent tellement négligé par Moscou qu'il reste convaincu de la rumeur qui circule depuis vingt-cinq ans. A l'époque, rapporte-t-on toujours en ville, des avions soviétiques auraient artificiellement provoqué les averse pour protéger la capitale du nuage radioactif.

Il faut parcourir les rues délabrées de ce mélange d'immeubles ternes et d'isbas aux couleurs vives pour comprendre ce sentiment d'injustice. Du réacteur éventré, la ville n'a reçu que des malédictions. Novozybkov ne procure pas ces frissons de la zone interdite, autour de Tchernobyl, qui attirent touristes et journalistes.

Il ne lui reste que le ressentiment d'avoir été prévenue si tard, des semaines après l'averse, de la nocivité de l'eau qui a ruisselé sur ses forêts et ses rues. Et surtout, son triste record, avec 40 000 habitants, de ville la plus peuplée dans une zone aussi contaminée par la catastrophe. Avec ses taux de radioactivité qui dépassent encore, en plusieurs points, 1 000 kilobecquerels au mètre carré, Novozybkov apparaît

Comme d'autres bourgs d'Ukraine et de Biélorussie, la ville aurait pu, aurait dû, être évacuée

tout aussi polluée que certains endroits de la zone interdite, près de la centrale. Comme d'autres bourgs d'Ukraine et de Biélorussie, la ville aurait pu, aurait dû, être évacuée. Faute de moyens, cette décision n'a jamais été prise.

La plupart des habitants sont restés sur place. « Beaucoup de ceux qui sont partis sont revenus, dit Tatiana Shlykova, qui représente plusieurs associations sur place, dont Les Enfants de Tchernobyl.

Ailleurs, ils n'avaient pas de travail, pas d'amis, pas de racines. » Ce statut de résidents d'une « zone d'évacuation » leur donne quelques avantages : la retraite à 45 ans pour les femmes, 50 ans pour les hommes, une priorité d'inscription de leurs enfants dans les facultés de Moscou, et un engagement de l'Etat de racheter leur propriété s'ils souhaitent partir.

Mais ces vingt-cinq années de vie contaminée leur valent aussi une kyrielle de maladies, dont Sergueï Buryi, le directeur de l'hôpital, dresse la liste avec découragement. « Avant la catastrophe, nos registres ne recensaient que quatre cas de cancer de la thyroïde, dit-il. Aujourd'hui, nous en détectons 18 en moyenne par an. Avec 250 cas dans la ville au total, leur fréquence est quatre fois plus élevée que dans le reste du pays. » Ces cancers sont officiellement liés à l'iode 131, un élément qui perd sa radioactivité en deux mois, après avoir fait des ravages.

Il y a aussi toutes les autres affections. « Les enfants sont deux fois plus malades que dans le reste du département », constate Sergueï Buryi. Est-ce dû à la quantité des dépistages ? A l'effondrement du système de santé qui a suivi la chute de l'URSS ? Ou bien à cette existence cernée par le césium 137, un

élément qui ne perd que la moitié de sa radioactivité en trente ans ?

Sans trancher, le directeur de l'hôpital pointe le relâchement de la prévention depuis la fin de l'URSS : « Dans les premiers mois, les rues ont été asphaltées, tous les logements ont été reliés au gaz pour éviter que les feux de bois ne libèrent des particules. Depuis quinze ans, plus rien n'est fait. Nos routes sont usées à 200 % : il suffit de voir la quantité de poussière que soulève chaque voiture. »

Quand ils ne le respirent pas, les habitants de Novozybkov risquent surtout d'ingérer le césium. Sur le marché officiel, la viande doit être vérifiée par les détecteurs du service vétérinaire. Et les marchands de Biélorussie, aux normes de qualité plus réputées que celles des Russes, sont présents en masse. Mais cela n'empêche pas les paysans locaux d'écouler leur marchandise sur des étals informels. Champignons des bois contaminés, mis en conserve, ou même poissons des rivières alentour, sont vendus sans contrôle.

L'âpreté de la crise économique rend les acheteurs moins regardants, et place les vendeurs dans l'obligation de trouver des revenus de survie. Comme avant la catastrophe, la forêt et le potager les leur fournissent. Presque personne ne s'en cache dans les villages qui entourent Novozybkov. Comme ceux que longe la route qui traverse les terres les plus contaminées, sans aucun panneau pour avertir du danger, en direction de la frontière biélorusse.

Saryi Vychkov, situé en « zone d'évacuation », est habité en grande partie par des familles qui ont quitté le Kazakhstan dans les années 1990. Elles ont repris les mesures abandonnées par leurs propriétaires fuyant la pollution. « Des champignons ? Oui, nous les ramassons et nous en faisons des bocaux, dit le fils d'une de ces familles. On ne peut pas survivre ici si on a tout le temps peur de la contamination. »

Sa voisine fait beaucoup plus attention. « Je ne mange que des champignons de Paris en boîte. J'ai planté mon potager là où les inspecteurs m'ont dit que la radioactivité est la moins grande, mes vaches ne

vont pas dans les champs les plus pollués, et je bois du thé vert pour éliminer les métaux lourds », récite-t-elle entre deux éclats de rire. Cela ne l'empêche pas de s'inquiéter pour sa santé et celle de son mari. « Nos hommes ont de plus en plus souvent des problèmes cardiaques. Il faut dire que la vodka n'arrange pas leur état. » Partir vers une zone « propre » ? Elle en rêverait, mais elle doute de sa capacité à obtenir le rachat de sa maison par l'Etat : « Ici, il y a la loi, et la manière dont les fonctionnaires l'appliquent. »

Jérôme Fenoglio

J. Fe.

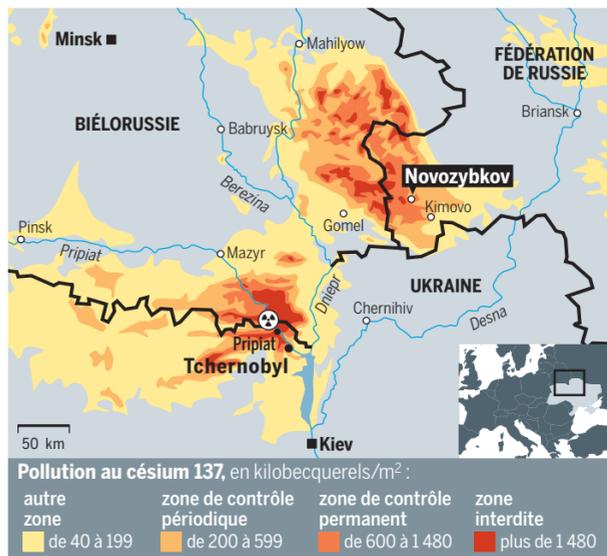
Myrtilles au césium

RAGUIVKA s'enfoncé comme une écharde dans la zone réglementée qui s'étend plus de 60 km à l'ouest de Tchernobyl, en Ukraine. Dernier village habité, il est entouré de hameaux évacués pour cause de radioactivité. Avec ses rues de terre défoncées où ne circulent que des charrettes, Raguivka forme aussi une parenthèse dans le temps, comme un morceau de XIX^e siècle égaré dans l'apocalypse nucléaire.

La visite des appareils de mesure du Laboratoire des compteurs d'irradiation de Kiev est l'un des rares moments qui le relie au monde qui l'entoure. En 2010, ceux-ci ont testé les aliments que consomment les villageois. Cèpes et myrtilles ont avoué des taux de césium trois fois supérieurs au seuil tolérable. « Cela n'empêchait pas les habitants de nous parler de leurs recettes de champignons », dit Valentina Vassilenko, directrice du laboratoire. Les habitudes sont plus fortes que la peur. »

Bond en 2010

Les mesures du césium absorbé prises tous les ans sur chaque habitant montrent que l'économie peut aussi imposer sa loi. « Après 1986, les taux étaient en baisse, jusqu'à ce qu'ils triplent de 1994 à 1998. Cela correspond à l'arrêt des mesures de prévention et à l'effondrement qui a suivi la fin de l'URSS. Les villageois sont retournés chercher de quoi survivre dans les bois. » Puis les taux sont repassés sous le seuil acceptable jusqu'à un bond en 2010. Soit « une année exceptionnelle pour les champignons », mais aussi un retour de la crise qui a contraint les habitants à reprendre des risques. ■



FAUTEUILS & CANAPÉS CLUB HAUT DE GAMME

Rendez vous à la
du 28 Avril au 8 Mai 2011
Pavillon 7.2 - Allée F - Stand 5



L'indémodable fauteuil CLUB, plus de 80 ans et toujours plus de succès ! Cuir mouton ciré, patiné, vieilli, suspension et ressorts. Plus de 30 modèles en exposition.



80, rue Claude-Bernard - 75005 PARIS
Tél. : 01.45.35.08.69 - Fax : 01.45.35.16.97
www.decoractuel.com